Maria TAMBOUKOU, *Women Workers's Education, Life narratives and politics: Geographies, Histories, Pedagogies*

London, Palgrave Macmillan, 2017, 220 p.

Françoise F. Laot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/15598>

DOI : 10.4000/clio.15598

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Françoise F. Laot, « Maria TAMBOUKOU, *Women Workers's Education, Life narratives and politics: Geographies, Histories, Pedagogies* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 01 février 2019, consulté le 04 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/15598> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.15598>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2022.

Tous droits réservés

Maria TAMBOUKOU, *Women Workers's Education, Life narratives and politics: Geographies, Histories, Pedagogies*

London, Palgrave Macmillan, 2017, 220 p.

Françoise F. Laot

RÉFÉRENCE

Maria TAMBOUKOU, *Women Workers's Education, Life narratives and politics: Geographies, Histories, Pedagogies*, London, Palgrave Macmillan, 2017, 220 p.

- 1 Ce livre raconte l'engagement dans l'éducation ouvrière de Fannia Mary Cohn (1885-1962), émigrée russe à New York, elle-même ouvrière dans l'industrie du textile puis leader syndicale. Ce n'est pas une biographie à proprement parler, car toutes les périodes de sa vie ne sont pas abordées, en revanche certains fragments de sa vie sont étudiés en profondeur. Centré principalement sur les années 1920 aux États-Unis, l'ouvrage dresse un panorama de l'histoire de l'éducation ouvrière, à la fois éducation politique et formation syndicale. Mais son auteure propose en outre une double réflexion. L'une porte sur la question des archives, de ce qu'elles permettent d'entrevoir et d'atteindre de la personnalité réelle d'une figure aujourd'hui disparue ; l'accent est mis sur deux types de sources : les lettres et les photographies. La seconde est plus philosophique. S'appuyant sur les idées et les expériences de Cohn en matière d'éducation des travailleuses, mais aussi sur d'autres initiatives contemporaines, M. Tamboukou explore le thème d'une éducation ouvrière ouverte au registre du sensible, aux arts et à la poésie.
- 2 Signalons d'emblée la rareté d'une telle publication. Que ce soit dans le domaine de l'histoire du mouvement ouvrier ou dans celle de l'éducation des adultes, elle ouvre une voie en mettant l'accent sur les expériences féminines encore très peu explorées. Si l'éducation des travailleuses a déjà fait l'objet d'écrits aux États-Unis, notamment sur

l'expérience fondatrice de l'université d'été pour les ouvrières du Bryn Mawr Collège, qui n'était pas une initiative syndicale, le rôle des femmes dans le développement de la formation au sein du mouvement ouvrier reste sous-documenté. Les références de l'auteure, professeure d'études féministes à Londres, sont moins historiques que philosophiques. Arendt, Rancière, Deleuze et Foucault en particulier sont abondamment cités parmi bien d'autres. L'organisation thématique et non chronologique de l'ouvrage lui donne une certaine force. M. Tamboukou ménage le suspens en distillant des informations sur la vie de Fannia Cohn. Il faut attendre un bon tiers du livre, pour qu'elle soit présentée de manière plus approfondie au moment où la question de savoir qui elle est vraiment se pose de manière cruciale. La frustration ne sera toutefois jamais entièrement levée car des pans entiers de sa vie ne sont pas accessibles.

- 3 Pour qui est peu familier avec l'histoire syndicale américaine, la lecture est parfois compliquée par l'utilisation de nombreux sigles (sans table des sigles à laquelle se référer) dans lesquels le W signifie tantôt *Workers*, tantôt *Women*. Cependant, la découverte de cette personnalité et de la méthode d'analyse de son parcours méritent largement l'effort.
- 4 On ne sait rien des années de jeunesse en Russie de Fannia Cohn, si ce n'est qu'elle est issue d'une famille juive aisée de la région de Minsk où elle a vraisemblablement participé à la résistance armée à l'oppression tzariste et aux pogroms. Mais elle taira ce passé compromettant dans le contexte de la grande peur rouge (*Red Scare*) des États-Unis des années 1920. Elle et son frère, qui a échappé de peu à la mort, se sont enfuis ensemble en 1904. Ils arrivent parmi les 850 000 juifs alors installés aux USA, dont 350 000 à New York. Plutôt que de poursuivre ses études comme elle y était vivement encouragée par des membres de sa famille élargie retrouvée sur place, elle décide de travailler comme ouvrière pour rester autonome. Elle écrira par la suite que c'est l'incendie du Triangle où ont péri 146 jeunes ouvrières du textile en 1911 qui a changé le cours de sa vie et l'a décidée à se consacrer au mouvement ouvrier. Dans l'usine Herzog où elle travaille entourée de nombreuses femmes – elles représentaient alors 80% de la main d'œuvre du textile –, elle crée un syndicat pour protéger les ouvrières de conditions de travail particulièrement pénibles et provoque une grève qui est soutenue par John Fitzpatrick et Mother Jones. Cet épisode la fait connaître des leaders syndicaux masculins qui pensent majoritairement que les ouvrières ne sont pas capables de s'organiser.
- 5 Malgré leur entrée massive dans l'industrie, la présence des femmes dans les syndicats au début du xx^e n'est pas bienvenue, elles sont considérées à la fois comme un fardeau et une menace. Leur condition de travailleuses étant jugée provisoire, on attend d'elles qu'elles quittent leur emploi une fois mariées. Non seulement ambivalents vis-à-vis des ouvrières, les syndicalistes hommes participent à leur marginalisation dans l'industrie. La discrimination sexuelle se durcit en 1913 quand un Protocole de l'industrie du textile stipule que les postes les mieux payés doivent être réservés aux hommes. Cet accord renforce une stricte hiérarchie sexuée selon les spécialités : la coupe, le pressing et le repassage, toutes tâches exclusivement masculines, sont situées en haut de la pyramide, tandis que les tâches féminines, le pliage, l'assemblage et la finition, se retrouvent en bas. Cohn combat cette organisation patriarcale dans des articles et différents comités ainsi qu'à travers l'éducation des travailleuses. À partir de 1916 elle se charge de l'organisation de formations et obtient du bureau exécutif de son syndicat

un budget conséquent. Elle participe également à la création du Bureau de l'éducation des travailleurs (Workers' Education Bureau of America) à New York City et à l'aventure du Brookwood Labor College, financée par la puissante American Federation of Labor (AFL), la première formation résidentielle d'une durée de deux ans pour les travailleurs et travailleuses. Elle devient la cheville ouvrière de cette institution et y attire les plus grands intellectuels progressistes du pays, tels John Dewey, Charles Beard, et bien d'autres ainsi que de grands romanciers, qui viennent y donner des conférences.

- 6 Peu d'éléments aident à comprendre ce qui amène si rapidement Cohn à se faire respecter des leaders syndicaux et à obtenir d'importantes responsabilités dans son syndicat et, au-delà, dans le mouvement ouvrier tout entier. Or, elle en devient l'animatrice chargée des questions éducatives et le représente à l'international comme à la première Conférence sur l'éducation ouvrière à Bruxelles en 1922. Un indice cependant peut mettre sur la voie : bien que Cohn soit pauvre, sa famille élargie ne l'est pas et elle sait la solliciter, non pour elle-même, mais pour financer des actions et des institutions d'éducation ouvrière. L'intérêt qu'elle suscite dans les instances syndicales décisionnelles pourrait donc être, du moins partiellement, économique. M. Tamboukou cependant ne met pas en avant cette interprétation.
- 7 Cohn n'a pas écrit ses mémoires, mais elle a en revanche laissé une abondante correspondance. Celle-ci permet de retracer sa foi dans l'éducation, qui lui viendrait de sa mère (restée en Russie ?) qui avait de l'ambition pour ses enfants. Les lettres échangées avec de nombreuses personnalités, dont Lindeman et Dewey, avec les plus grands leaders syndicaux et avec Marion Phillips (1881-1932), cheffe du Bureau des femmes au Labour Party britannique, montrent bien le rayonnement de cette femme, qui a pourtant renoncé, par conviction politique, à poursuivre des études supérieures réservées à la bourgeoisie. Elles montrent aussi ses aveuglements. Cohn s'est plusieurs fois trompée : sur la solidité de la solidarité féminine qu'elle a surestimée, sur l'importance des divisions syndicales entre les socialistes et les communistes, qu'elle a sous-estimées, et sur Bryn Mawr. Elle a décliné l'offre qu'on lui a faite d'intégrer le conseil de cette institution, pensant que cela n'en valait pas la peine. Elle se montre sceptique sur les initiatives interclasses, revendiquant le fait que l'éducation ouvrière doit rester entre les mains des travailleuses et des travailleurs. Or, l'université d'été pour les ouvrières de Bryn Mawr allait être un grand succès : des femmes syndicalistes de tout le pays, et même d'Europe et d'Australie, viennent s'y former. M. Tamboukou insiste particulièrement sur l'erreur de jugement de Cohn, qui lui permet de revenir longuement sur cette expérience fondatrice, sur son modèle pédagogique horizontal basé sur les discussions, la participation aux décisions, la résolution de problèmes, sur l'importance du corps et de l'éducation physique, sur la littérature, les écrits autobiographiques et la poésie. Bryn Mawr se distingue encore par l'admission de travailleuses-étudiantes noires dès 1926, ainsi que de serveuses, gouvernantes ou concierges de toutes les nationalités. Malgré son refus initial, Cohn a suivi l'activité de l'école, y a donné des conférences et participé à des événements culturels, été après été, pendant les 17 années qu'a duré l'expérience.
- 8 Mais le plus gros travail d'analyse de M. Tamboukou porte sur un autre type de lettres qu'elle nomme autobiographiques, qui permettent d'entrevoir une certaine « philosophie du soi ». Cohn vivait seule (par refus de la domination masculine selon l'auteure), de manière ascétique et, en militante marxiste, avec le travail au centre de son expérience. Elle se donnait toute entière à la classe ouvrière à laquelle elle

s'identifiait totalement, visiblement sans douter de sa légitimité à se prétendre sa représentante. Elle a cependant entretenu de profondes amitiés, notamment avec deux femmes rencontrées au début des années 1920, qui ont produit des échanges épistolaires nourris. Pourtant, comme le souligne M. Tamboukou, avec Cohn, les amitiés ne durent pas, elles tiédissent puis s'effacent avec le temps. Evelyn Preston (1898-1962), une jeune et riche new-yorkaise qui s'intéressait à la classe ouvrière et qui a financé certaines actions de Cohn, est peu à peu devenue son amie, bien que sa cadette de 14 ans. Elles avaient, un temps, envisagé de vivre sous le même toit, mais ce projet est tombé à l'eau quand Preston a choisi de poursuivre ses études au loin. C'est cette mise à distance qui a généré la richesse de leur correspondance. Son amitié avec Teresa Wolfson (1897-1972), à peine plus âgée que Preston, a peut-être été plus ambiguë : n'étaient-elles pas un peu rivales, luttant toutes les deux pour leur propre reconnaissance ? Cohn a rencontré Wolfson, sans doute au moment où celle-ci travaillait sur sa thèse de doctorat : *The Woman Worker and the Trade Union* (publiée en 1926), dans laquelle elle dénonce la marginalité des femmes dans le mouvement syndical. Cohn y a vraisemblablement en partie contribué. C'est à travers les lettres qu'elles s'échangent à partir de 1922 qu'il est possible d'identifier une période noire dans la vie de Cohn dont les nombreux engagements ruinent la santé et le moral. Wolfson lui fait la leçon et l'encourage à voyager. M. Tamboukou mène une réflexion fine et enthousiasmante sur la communication épistolaire qui intervient entre présence et absence, dans les silences de la communication orale, et qui s'appuie sur « les dialogues imaginaires que nous construisons dans nos têtes ». Les lettres de Cohn, écrite, sont performatives, elles « font des choses, fomentent des changements, cimentent des relations » (p. 104). Elles révèlent également des détails particulièrement instructifs permettant de mieux cerner la personnalité de Cohn, par exemple à travers les conseils donnés à ses amies ou dans ses prises de position sur le mouvement ouvrier. De même, elles dévoilent ses fragilités. Cohn finit par les reconnaître et demande à ses amies de continuer à lui rendre visite. C'est pourtant seule qu'elle allait finir ses jours, la veille de Noël, en 1962. On ne sait rien non plus de cette mort, si ce n'est que son corps sans vie est retrouvé dans son appartement.

- 9 Cohn a laissé des lettres, mais aussi des photographies. M. Tamboukou s'en saisit comme autant de sources qui donnent accès à un tout autre savoir et c'est là une des grandes qualités de son travail. L'une de ces photos, prise au cours d'une réunion de travail, a retenu son attention. Elle montre Cohn entouré de plusieurs hommes semble-t-il très investis dans une tâche intellectuelle, lisant et corrigeant des documents. Elle, semble amusée, mais nous ne saurons jamais pourquoi, écrit l'auteure qui voit pourtant dans ce document la trace d'une ambivalence dans sa relation aux hommes. Elle a eu de nombreux désaccords avec eux, en tant que responsables syndicaux. Elle bénéficiait pourtant du soutien appuyé de nombreux universitaires et intellectuels. Ce que pointe véritablement cette image, selon M. Tamboukou, c'est la très grande précarité des femmes dans le milieu syndical. Peuvent-elles en être des leaders légitimes ? Cohn a écrit leur difficulté à être reconnue en tant que telles. Elle a sans relâche dénoncé les différences de traitement selon les sexes, plus pesantes encore selon elle dans le syndicat que dans le reste de la société... Reliant images et écrits, l'auteure constate que certains faits prennent alors une nouvelle présence, soit en exacerbant une réalité décrite ailleurs, soit au contraire en la relativisant. En particulier d'autres images viennent contredire le caractère austère de la vie de Cohn que suggèrent ses lettres : là, on la voit entourée de cinq femmes et d'un homme, marchant et riant, insouciant et

pleins de vie. Dans une autre photo longuement commentée, elle est assise sur une estrade, derrière Wolfson qui, debout, donne une conférence en plein air dans le cadre d'un symposium sur « La femme dans le mouvement ouvrier » devant une assistance mixte. Les deux femmes sont physiquement engagées, Cohn en retrait mais en soutien, presque comme une figure tutélaire. Ainsi les photos écrivent-elles une autre histoire (p. 175), elles révèlent un envers du décor que les écrits n'ont pas réussi à mettre au jour.

- 10 Cet ouvrage réussit le pari difficile de faire tenir ensemble l'individuel et le collectif, les deux dimensions s'alimentant l'une l'autre. En particulier il est question de l'impact des migrations sur l'engagement militant de femmes aux États-Unis au début du xx^e siècle. L'exemple de Rose Pesotta (1896-1965) permet de situer l'expérience de Cohn. Juive russe migrante, elle a été la 3^e femme à occuper une vice-présidente de l'ILGWU (International Ladies' Garment Workers' Union). Comme beaucoup d'autres, elle est arrivée (un peu plus tard que Cohn) sans connaître un mot d'anglais. Dans ces conditions, le seul débouché possible pour elle était de travailler dans le textile, entourée de nombreuses autres immigrées. Selon un historien de l'ILGWU, dans la première décennie du xx^e siècle dans ce secteur d'activité, 55% des travailleuses étaient juives de différents pays d'Europe centrale, 35% italiennes et seulement 7% natives des États-Unis. C'est dans les bibliothèques publiques que Pesotta a appris l'anglais en autodidacte. Elle a ensuite bénéficié des programmes de formation que Cohn avait créés pour les travailleuses. Pesotta et Cohn avaient toutes les deux reçu une bonne éducation dans leur pays. Leur déclassement, dû à leur désavantage linguistique, les a amenées à se confronter à la réalité du travail ouvrier dont elles ne soupçonnaient sans doute pas la dureté. Comme d'autres migrantes, elles arrivaient avec un double bagage, culturel et politique. Nombre d'entre elles avaient en effet milité dans des groupes révolutionnaires clandestins. Ces caractéristiques socio-historiques ont créé les conditions d'émergence et de développement d'une éducation ouvrière dans ce milieu très particulier et donné naissance à ce que Cohn appelle le « printemps culturel » de la première moitié du xx^e siècle.
- 11 Tout au long de l'ouvrage, M. Tamboukou a le souci d'appuyer ses arguments à partir de nombreux écrits philosophiques, auxquels elle se réfère abondamment, peut-être parfois de manière un peu trop systématique. De même, son recours à l'histoire, notamment de France, comme lorsqu'elle s'intéresse à la prise de la plume par des femmes de 1830 ou 1848, n'apparaît pas toujours pertinent. Bien que l'on comprenne ce qui, du point de vue des idées, pourrait éventuellement relier ces expériences, l'apport sur le plan socio-historique apparaît beaucoup moins évident, tant les situations, les lieux et les époques s'avèrent dissemblables. Une dernière déception enfin, concerne cette fois la qualité de l'édition. De manière surprenante, étant donné le prix élevé des ouvrages chez cet éditeur, le contrôle final a laissé passer plusieurs coquilles, dont certaines, gênantes, dans des noms d'auteurs. Mais ces quelques bémols n'enlèvent rien à la qualité de l'ensemble. On ne peut que recommander la lecture de cet ouvrage passionnant, qui mêle rigueur de la démarche, inventivité et sensibilité. Quant à sa contribution à l'histoire de l'éducation ouvrière liée à celle des femmes, elle est incontestable et particulièrement bienvenue tant le sujet reste sous-étudié.

AUTEURS

FRANÇOISE F. LAOT

Université de Reims Champagne-Ardenne - Cérep